



PAUL CHILD

La Vengeance cachée

Paul Child

La Vengeance cachée

© Paul Child, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-4394-7

Librinova”

www.librinova.com

Image de couverture : istock : liebre

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

PROLOGUE

C'est une soirée maussade, le ciel déroule ses vagues de nuages sombres, lourds, chargés de pluie. L'orage ne va pas tarder à gronder. Le vent souffle par rafales. Il secoue et fait courber les ramures des arbres, qui abandonnent leurs feuilles. Elles virevoltent nonchalamment pour une danse improvisée. C'est l'automne qui est là.

Sur le boulevard, les gens courent afin de se mettre à l'abri, avant l'averse. L'éclairage s'allume tout juste, dessinant des ombres sur les trottoirs. Le petit salon bourgeois du restaurant La Madeleine, bien ordonné, tout décoré de tentures épaisses et discrètes qui atténuent les bruits, gardent le silence et préservent les secrets, sert ce soir de salle de réunion. Il est habituellement destiné à recevoir des couples souvent illégitimes qui viennent là cacher leurs amours clandestines. Cette soirée-là, y dînent amicalement trois amis liés depuis le collège par une solide affection, étroite et dévouée. On entend parfois le vent siffler dehors. Mais cela ne dérange pas les trois camarades attablés qui ont pris l'habitude de se réunir une fois par mois afin de resserrer le lien d'amitié. Il y a là : Baptiste Granger, le médecin, petit, svelte, un peu chauve, un peu frêle, très élégant, les yeux clairs, la lèvre fine, c'est un homme de la nuit infatigable, vigoureux. Un charme fou qui ensorcelle les femmes. Albert Courtois, le banquier, son compagnon de table, superbe colosse, grand, large, fort, un visage de jeune premier qui fait se retourner les femmes dans la rue, faisant naître d'innombrables passions. Le dernier de la fine équipe, c'est Pierre Duval, le pharmacien. Tous trois sont liés par le vœu solennel prononcé un soir de grande beuverie. En célibataires endurcis qu'ils sont, ils se sont promis de rester solitaires ad vitam æternam, ne pensant en dehors de leur travail qu'au sport, et surtout aux femmes. Lors de ces réunions, ils se racontent leurs dernières conquêtes, faisant profiter leurs camarades de leurs expériences.

La soirée a débuté sur les griefs politiques, puis sur le temps souvent capricieux. Ils dégustent sereinement leur verre de digestif lorsque Baptiste Granger ouvre le débat sur la gent féminine.

— J'ai rencontré hier, lance Baptiste, une charmante dame mariée, la quarantaine, de la fraîcheur, de la tendresse à revendre, son mari n'en

consommant plus depuis longtemps...

Pierre se dresse, son verre de vin à la main, il va délicatement s'appuyer sur un coin de la cheminée qui trône dans la pièce.

— Je t'interromps, lâche-t-il. Je m'excuse auprès de l'assemblée, mais je veux vous dire que parfois la situation du « corné » n'est plus seulement risible, elle devient dramatique, pouvant même aller jusqu'à la mort. J'ai connu l'exemple de Georges. Il s'est éteint, il y a quelque temps. Permettez-moi de vous raconter son histoire telle qu'il me l'a révélée avant sa disparition.

Albert charge tranquillement sa pipe tout en prêtant une oreille discrète à son camarade. Baptiste, lui, fait craquer une allumette et allume sa cigarette, tout en regardant Pierre, en clignant des yeux, conséquence de la fumée qui s'élève en caressant son visage.

— C'était un brave homme marqué par l'âge, il marchait lentement comme épuisé, dit le pharmacien. Il était enrobé d'une gentillesse hors du commun. De taille élancée, un peu courbé par le temps, la figure ronde, deux yeux noirs qui conféraient à son visage une inexorable sévérité qui paraissait ne souffrir aucune discussion. Je l'ai rencontré dans mon officine où il était client. Nous avons sympathisé. Ancien combattant, il me racontait fréquemment des récits de guerre, de « sa guerre », qui me passionnaient. Il joignait souvent le geste à la parole, donnant ainsi une certaine animation. Pour son malheur, soixante ans en arrière, il a épousé Bérangère, une femme qui ne l'a pas rendu heureux. C'est son histoire que je vous narre ce soir.

LA FEMME LIBÉRÉE

— Elle était très jolie, me confesse Georges, de taille moyenne, un port de tête empreint d'orgueil. Un visage agréable, une chevelure châtain clair, des yeux couleur marron, pétillants et vifs, pleins de malice, éclairant des traits doux et aimables. Un sourire charmant, désirable, illuminait cette belle frimousse. Un corps mince vêtu souvent d'une robe qui descendait juste au-dessous des genoux et moulait ses hanches prometteuses. Elle trichait. Elle était chaussée d'escarpins qui lui permettaient de gagner quelques centimètres et d'être ainsi à ma hauteur. Sa démarche était marquée d'une certaine fierté. Comment ne pouvais-je pas tomber amoureux fou de cette belle jeune fille ? Je l'ai épousée. Ma vie s'est écoulée sereine et calme, comme tous les couples très amoureux. Seule ombre au tableau, nous n'avions pas d'enfants. Beaucoup plus tard, un vulgaire et triste accident de la vie frappe ma famille, emportant mon épouse, me laissant veuf dans une immense tristesse.

Georges semble affligé, son visage est sombre. On sent cet homme ravagé, rongé par un remords, comme le fruit par le ver. Il est obsédé par une pensée fixe, qui trotte dans sa tête. Quel souci étrange, épouvantable, habite ce front plissé de rides profondes ? Il est enfoncé dans ses souvenirs qui remontent à sa mémoire. Le voyant ainsi, je l'ai invité chez moi. En l'introduisant dans mon salon, je lui demande :

— Quelque chose ne va pas ? Tu es bien sombre, es-tu malade ?

Assis dans un fauteuil, à ma question, il baisse la tête, son regard n'ose affronter le mien, il l'esquive afin que je ne puisse lire son amertume. Il ne veut pas avouer qu'il est ravagé par le remords. Ce remords qui détériore son esprit, le torture, et le réveille la nuit.

— Tu peux parler ! Soulage-toi ! Je suis un ami. Tu peux avoir une entière confiance en moi.

Alors, d'une voix vaincue, tout à coup, il murmure, comme pour rejeter hors de lui un secret lourd à porter, vider sa douleur entre mes mains, se confesser d'une faute grave, inavouée, de son passé mystérieux.

— Écoute-moi, me dit le vieil homme. Comme chaque après-midi, je fais une petite sieste. Pendant que je somnole, un rêve, un mauvais rêve, celui que l'on fait quelquefois les soirs de grande fatigue où le corps et l'esprit cherchent un repos bien mérité. Un songe qui accapare l'esprit, un de ceux qui nous rendent mélancoliques et nous laissent amers au réveil.

Il me regarde comme pour me convaincre.

— Parfois, il y a certaines idées qui entrent en nous, elles nous rongent, nous tuent, et même nous rendent fous quand nous ne savons pas leur résister. C'est comme la lèpre de l'âme. Si nous avons le malheur de laisser glisser en nous l'une d'elles, elle devient maîtresse, tyran, elle s'étend jour par jour, revient sans cesse, s'installe, chasse toutes nos préoccupations, absorbe toute notre attention et surtout change l'optique de notre jugement. Alors nous sommes perdus. J'ai besoin d'en parler à quelqu'un qui peut me comprendre.

— D'accord, lui dis-je en souriant, tu peux t'ouvrir à moi, je suis une tombe.

— Puisque tu insistes, je vais te révéler l'objet de mon tourment, la bizarrerie de mon couple à qui tu as bien voulu offrir ton amitié. Tiens-toi bien. Tu vas aller d'étonnement en étonnement.

Il avait toute mon attention. Je demeure curieux comme une concierge. J'écarquille les yeux comme si cela pouvait m'aider à mieux entendre et comprendre.

— Oui, je traîne un secret inavouable, qui brouille mes idées dans ma tête, me déchire l'âme et me réveille la nuit dans un bain de sueur.

Il s'arrête quelques instants comme pour donner plus de poids à son histoire. Mais auparavant, je vais quand même te narrer les péripéties de mon existence telles qu'elles se sont révélées dans ma vie torturée, afin que tu puisses juger et peut-être me condamner.

— Oh ! tu me fais peur, c'est si grave que cela ? Et puis, je ne suis pas un magistrat, dis-je en souriant.

Georges garde le silence un moment, fixant le sol, comme s'il s'efforçait de réunir toutes ses pensées et ne rien oublier. Je sens que l'affaire de ce personnage est grave et troublante.

— Parle toujours, cela va permettre de te libérer.

Il a éveillé ma curiosité.

— Entends bien, reprend-il en me regardant fixement dans les yeux, comme s'il voulait donner plus de poids à ses paroles. Il s'agit d'épisodes de ma vie de couple qui se sont déroulés plus de trente ans en arrière. Ils m'ont entièrement ravagé, détruit. Mais ce qui est plus grave, c'est qu'ils m'ont poussé à accomplir un geste fatidique.

— Ho ! lancé-je. Tu m'inquiètes.

— Voilà ! lâche-t-il en observant fumer les tasses de thé que j'ai posées sur la table du salon. Le temps a passé, mais je reviens souvent sur cette histoire, qui me laisse malheureux parce que je n'ai pas vidé l'abcès. Je ne suis pas blanc comme neige, peut-être que mon épouse a eu connaissance d'une incartade. Amèrement déçue, elle a tenu à se venger en prenant des amants.

— Je sursaute, tu as bien dit un amant, un amoureux ? Je ne te crois pas, je connais Bérangère.

— Écoute-moi ! insiste-t-il. Aujourd'hui, chaque fois que j'évoque cet incident, une rage démoniaque m'emporte, une révolte amère monte en moi et me bouleverse. Je ne saurai jamais quand a pris fin cette liaison. A-t-elle duré longtemps ? Ignorant, naïf que j'étais !

Je le mets en garde :

— Attention, les femmes, quand elles veulent, sont prêtes à ruser du matin au soir, avec une simplicité incroyable, une audace surprenante, une finesse invincible.

— À la réflexion, j'ai été roulé d'une façon magistrale par une humble petite ménagère qui s'ennuyait et s'évertua à trouver le bonheur dans les bras d'un inconnu. Ce sont des souvenirs lointains et ma mémoire, hélas, n'a pas tout conservé. Je n'ai plus souvenance de rien. Tu sais bien que l'âge a le privilège d'effacer tous les tourments.

— Au fond, tu n'as pas crevé l'abcès, et tu restes dans cette incertitude douteuse qui te laisse plein d'amertume.

— Peut-être, mais notre vie conjugale s'est poursuivie. Je ne suis jamais entré

en conflit ouvert avec ma femme. Le temps a passé, il a dissous ce nuage. Mais quand j'y songe, c'est comme un coup de poignard planté dans mon cœur. Voistu, j'étais « corné », mais je ne disposais d'aucune preuve réelle. J'étais toujours dans le doute, dans l'ambiguïté. Je continuais à vivre dans une insouciance enfantine qui éloignait l'orage.

— Tu veux dire que tu n'as jamais surpris ta femme au lit avec un autre homme ?

— Non, jamais ! mais je souhaitais des preuves matérielles, indéniables, irréfutables. Des soupçons, j'en ai eu dans d'autres situations. Mais je l'aimais, je l'aimais tellement, à en mourir. J'étais prêt à tout pardonner pourvu qu'elle me reste, que je puisse l'embrasser, la caresser, la chérir. Mais hélas, je n'ai jamais recueilli d'indices tangibles me permettant de la confondre.

Je l'écoute attentivement, ne perdant aucune de ses paroles, je lui demande :

— Toutes ces aventures amoureuses de ta femme sans réaction de ta part, pourquoi ?

— Je voulais détenir des preuves formelles, irréfutables, en vue de prendre une décision irrévocable. Il me semblait inutile d'entrer en conflit sans une preuve tangible. Mais je commençais à me poser des questions sur l'attitude de Bérangère.

— Quand même, lui dis-je, je pense que tu as rassemblé assez de preuves et d'indices. Que voulais-tu ? les trouver ensemble dans un lit ?

— Ma femme, une nymphomane ? Je savais qu'elle était « aguicheuse », mais je n'imaginais pas qu'elle aurait enchaîné conquête sur conquête. Ce genre de femme met généralement tout en œuvre pour aguicher le mâle, lui laissant deviner des promesses qui ne seront jamais tenues ou pour lesquelles il peut avoir accès suivant son bon vouloir. Caractère égocentrique, elle se fait une obligation d'attirer l'attention de « l'homme ». Il importe que les regards soient fixés sur elle. Elle s'obstine à séduire. Elle éprouve le besoin de plaire. Son dessin consiste à devenir le centre de son univers. Elle se tient prête à prendre les devants. Elle peut afficher des regards appuyés, des sourires marqués. Il faut qu'elle sente qu'elle est belle. Elle s'évertue à trouver une proie facile. Elle recherche le regard amoureux, passionné. Elle veut qu'on la désire. Ce qui la stimule, c'est l'image d'elle, que tu lui renvoies. Parfois, elle va demander de

l'aider à régler un problème épineux. Elle va faire croire que tu as un rôle à jouer dans sa vie.

Tout dans son comportement laisse entendre qu'elle... ne dirait pas non. Le contact sera direct et prolongé, pas timide. C'est une jolie femme, mais dangereuse. En outre, elle a quelque chose d'irrésistible. Ses yeux marron dont le regard te pénètre, t'hypnotise comme les yeux du crotale qui captive sa proie. Combien j'ai souffert, elle me trompait avec tout le monde ! Pourquoi ? pour rien, pour tromper par plaisir, par vengeance, peut-être par besoin. Elle me haïssait, elle m'humiliait et je ne m'en apercevais même pas. Je n'ai jamais provoqué d'affrontement avec elle à ce sujet. Elle se comportait en femme libre. Je n'étais rien d'autre que sa bouée de sauvetage, nécessaire à sa vie. Elle était passée du rôle d'épouse à celui de gouvernante. Elle aurait pu me dire : sommes-nous mariés ? Elle ne pouvait pas aimer sans tromper, ce qu'elle faisait, c'était par plaisir et peut-être par amour. Quelle vie atroce j'ai menée à côté d'elle ! Quand j'observais son manège, j'avais autant envie de la tuer que de l'aimer. Longtemps, j'ai pensé au meurtre, l'assassiner, la faire disparaître de ma vie. Par vengeance. Mais il me fallait trouver le stratagème qui me permettrait d'être innocenté. J'ai longuement alimenté la réflexion. Mais quelque chose de perfide et d'insaisissable habitait ses yeux et me poussait à vouloir la serrer dans mes bras, jusqu'à l'étouffer. Elle me paraissait femme plus que l'on ne l'a jamais été, elle était l'affolant féminin qui appelait toute l'attention du mâle. Quand nous sortions, elle posait discrètement son regard sur tous les hommes d'une telle façon que d'un seul coup d'œil, elle paraissait se donner à chacun. Étant témoin de la scène, cela m'exaspérait et faisait monter en moi une jalousie extrême, je me disais : la voilà en campagne. Cette créature, en passant dans la rue, appartenait à tout le monde, malgré moi, malgré elle. Quel supplice ! Au restaurant, il me semblait qu'on la possédait sous mes yeux et dès que je la laissais seule, c'était l'aventure. Je lui vouais un amour passionné et dévastateur. Je m'accrochais à elle. Jamais, pas un seul instant, il m'est venu à l'esprit de me séparer d'elle.

Là, il craqua et se mit à pleurer à chaudes larmes, car il n'acceptait pas la misère de sa situation qui le rendait fou.

— Vois-tu, des cas douteux, similaires, troublants ont parsemé ma vie. Lorsque je l'interrogeais, elle restait très évasive, ses justifications se voulaient nébuleuses. Je n'ai jamais trop insisté puisque je savais qu'elle ne se livrait pas.